

Il restait encore quelques amoncellements. Il décida de s'attaquer à celui qui paraissait le plus gros. Féline, qui percevait chacun des mouvements intérieurs du Roi Nomade, se leva promptement et s'en vint l'observer avec attention.

Le Roi Nomade s'approcha de la couverture qui dissimulait toutes ces innombrables boîtes et eut à nouveau une pensée pleine de gratitude pour les lois de son grenier, frontière intérieure du deuxième cercle.

Car ces lois alliaient la fermeté, l'inflexibilité vis-à-vis de la mission à accomplir à la souplesse d'une intelligence lumineuse qui faisait disparaître les boîtes si l'entendement avait capté, à l'aide de quelques vies seulement, toute l'essence de l'esprit.

Au-delà de la terrible circonférence, dans les cercles intérieurs, où l'être avait fermement décidé de s'enfoncer, les épreuves, le travail à accomplir prenaient tout leur sens. Ils étaient les marches amenant la compréhension d'un niveau de conscience à un autre. Et ces marches conduisaient l'être plus avant dans l'intériorité de son cercle. La conscience éveillée, de plus en plus subtile, absorbait les effluves du centre du cercle et la puissance qui en émanait était une protection d'une force inconnue dont l'entendement, peu à peu, s'imprégnait. Oui, il pouvait pénétrer plus avant, sans danger, dans les irradiations de l'air flamboyant, émanations de la Plus Grande Lumière.

Le Roi Nomade trouva que cette couverture était bizarre. Sa structure était loin d'être homogène : flasque à certains endroits, extraordinairement rigide à d'autres. De plus, elle était trouée. Oui, c'était une très vieille couverture et, en même temps, elle semblait flambant neuf sur certaines de ses parties.

Subitement, le Roi Nomade sut en son cœur ce que représentait cette couverture : c'était l'esprit de l'argent.

Il approcha sa main et dès qu'il l'eut touchée, il se passa une chose tellement étrange, étrange et inattendue, qu'il fit un bond en arrière. Féline avait émis un petit jappement de frayeur. Seuls les autres veilleurs étaient restés impassibles.



Dès qu'il l'eut touchée, la couverture avait tout simplement disparu. À sa place, juché sur l'énorme tas de boîtes, était apparu un personnage inattendu. Il était coiffé d'un bonnet orné de clochettes, dont la longue pointe retombait dans son dos. Ses vêtements étaient de couleur

rouge et verte. Vert son pantalon, rouge son pourpoint. Ses pieds étaient chaussés de bottines confortables. Des bottines confortables faites pour une longue marche.

« C'est le Fou ! » pensa aussitôt le Roi Nomade interloqué et le « Fou » assis sur le tas de boîtes, qui scrutait attentivement le Roi Nomade, hocha la tête. « Oui, dit-il d'une voix où se mêlaient, étrangement, à la fois l'extrême insouciance de la jeunesse et la profonde sagacité d'une sagesse surgie du fond des âges. Oui, c'est moi le Fou. Le Fou du Roi, dont tu ne saurais te passer si tu veux poursuivre ta quête. »

Le Roi Nomade regarda attentivement le Fou. Le Fou regarda attentivement le Roi Nomade. Le Fou réunissait en lui le passé, le présent, l'avenir. Il était la joie pure de l'insouciance de la jeunesse. Il était aussi, étrangement, la quintessence d'une sagesse immémoriale. Le Fou savait. Il savait toutes les choses de la nature et des êtres. Ses yeux extraordinairement mobiles pouvaient refléter la joie et, lorsqu'ils devenaient pensifs, ils exprimaient toute la profondeur d'une conscience souveraine. Oui, le Fou savait. Rien ne lui était caché, car le Fou faisait fi des apparences, du connu, du familier. Jamais personne n'avait pu enfermer le Fou dans une logique humaine, saine et protectrice, car le Fou la trouvait limitée, étriquée. Il en percevait les failles et connaissait le pouvoir néfaste de la logique humaine, qui empêchait les hommes de reconnaître clairement leur état d'esclaves. Esclaves des pensées des autres, esclaves d'une organisation humaine qui était présentée comme la seule possible. L'entendement des hommes, aliéné à une logique organisée par quelques-uns à leur avantage, tournait en rond et le Fou le savait. Oui, le Fou savait tout cela.

Ses yeux scrutaient le Roi Nomade. Le contentement et la bienveillance illuminaient son visage. Le Fou était heureux d'avoir enfin rencontré son Roi. Il attendait ce moment depuis si longtemps. Car les Fous n'apparaissaient qu'aux êtres qui avaient fui la circonférence. Ils n'apparaissaient qu'aux êtres légers qui avaient su rejeter le fardeau des illusions les plus grossières et dont la détermination de poursuivre leur cheminement à l'intérieur de leur être était irréversible, irrévocable. C'est à ces êtres privilégiés, privilégiés par leurs propres efforts personnels, que les Fous apparaissaient. Et les Fous aimaient ces êtres qui, par la seule force de leur volonté humaine, avaient réussi à se dégager de la gluante circonférence.

Oui, le Fou considérait le Roi Nomade et ses yeux reflétaient toute la joie qu'il éprouvait à avoir trouvé un compagnon de route. Car la mission du Fou était de guider les êtres hors des sentiers battus, hors de la foule ordinaire, vers une intériorité libérée des a priori. L'esprit du Fou, dégagé de toute logique, quelle qu'elle fût, montrait le chemin d'un monde nouveau, encore inconnu à l'entendement des hommes, plus beau, plus vrai, plus riche d'expériences lumineuses. Oui, c'était cela son rôle.

C'est ainsi qu'à un moment déterminé de leur cheminement intérieur les êtres rencontraient les Fous. Les Fous n'appartenaient pas au règne humain. Ils avaient toujours été dégagés de l'influence sclérosante des pensées, des diktats, de la logique des hommes. Les Fous étaient des êtres libres, qui avaient leur existence hors des miasmes humains. Des êtres légers et libres dont l'entendement fonctionnait sans aucune entrave, sans aucune limitation. Et c'était pour cela qu'ils étaient si précieux aux Êtres qui s'approchaient de la Plus Grande Lumière, car ils les aidaient à combattre les derniers miasmes encore accrochés à leur entendement. Oui, car seuls les Êtres purs pouvaient s'approcher, sans danger, de la Plus Grande Lumière.



Le Fou descendit enfin souplement de l'amoncellement des boîtes. Il se tint quelques secondes devant le Roi Nomade puis se mit à farfouiller dans l'amoncellement. Il prit une boîte qu'il tendit délibérément au Roi Nomade : « Celle-ci pour un début. » dit-il. Le clair regard qu'il lança au Roi Nomade de ses yeux pénétrants, adoucis par la bienveillance, montrait clairement qu'il était un compagnon avisé, qui savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la mission du Roi Nomade.

Alors, avec un hochement de tête qui traduisait la parfaite compréhension qu'il avait du rôle du Fou, le Roi Nomade la prit et l'ouvrit.

Ils eurent alors tous bientôt devant les yeux l'image d'une famille. Elle vivait dans une maison située en pleine campagne. C'était une famille paysanne modeste, tout à fait représentative de la société à laquelle elle appartenait. Le traintrain de sa vie était parfaitement conforme à l'ordre des choses et l'ordre des choses paraissait obéir à une logique qui, bien qu'imparfaite, était tout à fait rassurante et par voie de conséquence bénéfique.

La vie de la famille tournait autour du travail et de l'argent ; du travail qu'il fallait assumer pour obtenir l'argent nécessaire à la vie quotidienne, même s'il en fallait peu.

Mais pour cette famille, qui vivait des revenus de la terre, le travail ne recevait pas toujours sa juste récompense. Il ne recevait pas sa juste récompense, car, de temps en temps, les saisons ne remplissaient pas leurs promesses et les récoltes étaient amoindries, quelquefois même totalement détruites. Alors, l'argent venait à manquer. Ce manque était durement ressenti par la famille et un sentiment d'insécurité s'installait. Oui, le travail ne recevait pas automatiquement sa récompense. Les années se suivaient mais ne se ressemblaient pas. Sans comprendre pourquoi, le travail pouvait être réduit à néant.

C'est ce sentiment d'insécurité qui avait amené, petit à petit, cette famille, comme tant d'autres, à considérer l'argent comme le palliatif indispensable aux aléas de la vie humaine. L'argent que l'on avait réussi à épargner protégeait mieux que le travail qui pouvait, de temps en temps, s'avérer totalement improductif. Alors, tout naturellement, une partie de l'argent que rapportaient les bonnes années était précieusement conservée pour compenser les années qui ne manqueraient pas d'être mauvaises.

C'était donc l'argent, plus que le travail, qui apportait en fin de compte la sécurité. La sécurité qui est l'un des besoins fondamentaux de l'espèce humaine, car c'est ce sentiment qui lui permet d'éloigner de sa conscience les tracas, les soucis qui l'empêchent d'être heureuse. L'argent, si difficilement gagné, si précieusement conservé, était la réponse naturelle et logique à l'ordre des choses. Au fur et à mesure que les hommes prenaient conscience des aléas possibles de leur vie, l'importance de l'argent grandissait à leurs yeux, car il représentait la solution à leurs problèmes. Il y avait bien sûr une corrélation indéniable entre le travail et l'argent. Certes, sans travail il ne pouvait y avoir d'argent, mais l'argent était aussi indispensable que le travail. L'argent était synonyme de sécurité, pas le travail. L'argent devenait, petit à petit, la finalité du travail.



Les images se brouillèrent subitement et l'entendement du Roi Nomade s'enfonça d'un mouvement naturel dans son intériorité.

Oui, c'était une grande qualité, une grande bénédiction que d'être conscient que les années se suivaient sans se ressembler. Ce jugement, qui dénotait une prise de conscience aiguë de sa vulnérabilité, qui rendait l'homme capable de se projeter dans le futur et d'agir afin d'en amoindrir les aléas possibles, faisait honneur à l'intelligence humaine. L'intelligence humaine qui est le meilleur paravent de l'homme, son guide, son sauveur. C'est une des clefs de la libération de l'homme, celle qui lui montre le chemin de la Paix, si nécessaire à son cheminement, à sa progression.

Dans l'espace sacré où l'entendement du Roi Nomade se mouvait, une question lumineuse s'imposa à lui, avec tellement de force que la réponse en découlait tout naturellement, sans effort : « Les aléas ne sont-ils pas là uniquement pour que se développe l'intelligence humaine, qui doit sans arrêt grandir et se renforcer, car là est la mission des hommes ? » et la réponse était « oui ». La puissance de la réponse fit pointer une autre question. L'entendement du Roi Nomade cueillait chacune de ces vérités des profondeurs. Sa curiosité naturelle, son désir de savoir, tenaient sa conscience ouverte aux puissantes pensées, aux lumineuses fleurs qui bordaient, avec tant d'opulence, le sentier qu'il suivait. Il entendit alors en son cœur la question ultime, celle qui provenait de la grande profondeur de son être : « N'est-ce pas

l'homme lui-même qui se crée un environnement où les aléas sont bien présents afin de créer l'aiguillon nécessaire à son avancement ? » et la réponse était « Oui » Oui, sans contestation possible.

Alors, une conclusion, qui émanait de la sagesse du fond des âges, s'avança et le Roi Nomade la laissa envahir sa conscience avec gratitude. Cette pensée, émise par la Plus Grande Lumière au centre de son cercle magique, lui souffla le mot de la fin, le grand secret caché, que seul pouvait découvrir celui qui s'était suffisamment avancé dans son intériorité : « Il existe une dimension, il viendra un temps où l'homme pourra progresser sans l'aiguillon des aléas. Alors, ils disparaîtront de sa conscience. Alors, ils n'auront plus cours. »

Et le souffle aussi puissant que subtil qui avait envahi sa conscience, afin de l'enrichir d'une vérité nouvelle, d'une des vérités émanant de la Plus Grande Lumière, des profondeurs de la sagesse, qui était passé sur lui comme une onde lumineuse, disparut petit à petit. La conscience du Roi Nomade dilatée et nourrie comprit que rien, jamais, n'était imposé gratuitement aux hommes. Non, rien, jamais. Chaque épreuve, chaque aléa avaient seulement pour but d'exciter l'intelligence de l'homme, son esprit pratique. De victoire en victoire, il s'enfonçait, petit à petit, dans une lumière de plus en plus puissante, mais de cela il n'avait pas clairement conscience. Oui, la gloire de l'homme qui accepte, sans les dénier, les aléas de sa vie, qui réfléchit à la meilleure manière de les éviter ou d'en tirer profit, est grande en vérité. Un tel homme travaille à l'avancement de l'humanité tout entière, car il est l'un des éléments de cette humanité.

Au fur et à mesure que nombre d'êtres agissaient dans ce sens, les conditions globales dans lesquelles ils avaient leur existence, insensiblement, imperceptiblement, s'améliorèrent tout doucement au fil du temps. Mais les hommes restaient aveugles à cette lente évolution. La majorité d'entre eux se débattaient dans des difficultés insurmontables, sans voir au-delà ; reniant ce qu'ils avaient déjà accompli, rêvant d'un monde meilleur qu'ils jugeaient inaccessible. Se réfugiant dans le passé dont ils ne voyaient, étrangement, que les avantages.

Quoi qu'ils en pensassent, les hommes étaient en marche vers un avenir dont ils ne pouvaient encore imaginer, ne serait-ce que faiblement, la puissance et la joie. Tous, oui, tous et chacun d'eux, suivaient la voie, car c'était la seule issue possible. Tous étaient en marche vers ce but, sans en avoir conscience, car il n'y avait aucune autre alternative.

**

La conscience du Roi Nomade se retira des régions intérieures et il se retrouva devant l'amoncellement des boîtes régies par l'esprit de l'argent.

Le Fou le considérait d'un air pensif. Il connaissait les pensées du Roi Nomade. Un simple regard avait suffi : il avait perçu toutes les subtilités de son raisonnement. Il hocha la tête. La lucidité et le discernement accompagnaient le Roi Nomade. Ils étaient omniprésents, omnipotents dans sa conscience. Il y avait tant de pièges dans lesquels le Roi Nomade ne pourrait plus jamais retomber. Un halo protecteur l'entourait que lui-même avait construit en empruntant la bonne voie, en choisissant le bon chemin.

Au-delà de la lucidité et du discernement, au-delà de la puissance de ses colères, de ses révoltes si libératrices, si bénéfiques, dont la puissance lui avait permis de se dégager de la gluante circonférence et des miasmes du premier cercle, il y avait par-dessus tout cela l'attraction irrésistible de la lumière au centre de son cercle. Cette attraction était un fil aussi puissant qu'invisible, qui le liait au centre de son Etre. Ce fil, cette connexion magique, avait toujours existé. Même lorsque le Roi Nomade tournait encore comme un écerelé sur sa circonférence. Mais l'intériorisation du Roi Nomade avait donné à ce fil si ténu, souvent si près de la rupture, une nouvelle force, une nouvelle puissance, qui signait la voie royale qu'il avait empruntée.

Le Fou hocha à nouveau la tête. Il tendit au Roi Nomade la boîte qu'il avait déjà choisie et qu'il avait tranquillement posée sur ses genoux, pendant que le Roi Nomade pénétrait l'essence de la première boîte.

Il la tendit au Roi Nomade : « Voilà la deuxième, dit-il, pour surveiller l'évolution des choses. » et son regard semblait morose.

Le Roi Nomade la prit et, l'ouvrant, ils se retrouvèrent tous dans l'agitation d'une grande ville. Une agitation, une frénésie qui empêchait les hommes de réfléchir, de faire le point. Le temps n'était plus à la réflexion ; le temps de l'action était venu. L'action puissante irrésistible, incontournable dont la force augmentait toujours plus, entraînant les hommes dans son sillage.

« Nous voilà à nouveau sur la circonférence. » s'exclama le Roi Nomade. Les images se précisèrent et ils entrèrent en conscience dans un bureau où s'affairaient, tels des fourmis, des hommes et des femmes en grand nombre.

Il régnait là une agitation de mauvais aloi, car elle empêchait les hommes d'emprunter la voie de leur intériorité. C'était à l'extérieur qu'il fallait agir, toujours plus loin de son être profond. Temporis regardait tranquillement la scène sans se troubler le moins du monde. Cette époque était l'époque du flux. Du flux inévitable, aussi inévitable que le reflux qui viendrait bien un jour, lorsque le temps serait venu.

Cette agitation était considérée par les hommes et les femmes travaillant là comme la marque d'une activité productrice, preuve d'une vie débordante et riche d'expériences humaines. Ils s'agitaient dans ce bureau, donnant à leur travail la meilleure partie d'eux-

mêmes. Oui, la meilleure partie : toute leur énergie, toutes les ressources de leur intelligence, de leur esprit de synthèse, de leur capacité à innover, à créer. L'action, qui les poussait à agir, décuplait toutes ces merveilleuses capacités humaines dont la puissance grandissait toujours plus. C'est ainsi que les hommes créaient des choses nouvelles, dans tous les domaines, et ces choses nouvelles devenaient bientôt indispensables. Des besoins nouveaux étaient ainsi créés qui correspondaient aux aspirations humaines. Des aspirations de plus en plus nombreuses et variées. Ces choses devenaient des nécessités auxquelles ils se soumettaient avec délice, car c'était pour eux la preuve qu'ils étaient dans le bon train. Un train en marche forcée vers l'avenir, celui qui tirait l'humanité en avant. Oui, obtempérer aux besoins nouveaux, que créaient sans cesse les hommes, était considéré comme la norme à laquelle on ne pouvait déroger sans s'exclure de cette merveilleuse et chatoyante humanité en marche, vers un progrès dont les frontières étaient sans cesse repoussées.

Cette capacité d'innovation des hommes, si bénéfique, les avait poussés à un progrès matériel incontestable dont tous profitaient. Oui, ce progrès matériel avait déchargé une large fraction de la population des tâches les plus ingrates, les plus fastidieuses, les plus pénibles. Ce progrès matériel était incontestable et bénéfique à l'humanité. Absolument bénéfique.

Seuls les embrumés, les englués ou les hypocrites se lamentaient sur ce progrès, dont ils n'en finissaient pas de dénoncer les méfaits. Oui, une partie de la population jugeait de bon ton de critiquer ce progrès matériel, dans lequel ils baignaient pourtant et dont ils profitaient hypocritement.

Mais il était de bon ton d'être pessimiste. Le pessimisme d'ailleurs avait toujours eu, aurait toujours bonne réputation sur les tristes et grises circonférences. Il y avait dans le fin fond de la conscience des écervelés de la circonférence ce qu'ils croyaient être indissociable de la vie : il fallait que le travail fût pénible. L'homme devait travailler dur : le décharger des tâches les plus ingrates, dont chacun pourtant rêvait d'être libéré, ne devait pas être considéré comme une avancée de l'humanité. Répondre aux rêves et aux aspirations nombreuses et variées de l'humanité ne devait pas non plus être considéré comme une avancée de l'humanité. Oui, l'hypocrisie et un pessimisme artificiel et surfait étaient de rigueur sur les tristes circonférences.

Mais l'intelligence de l'homme, son désir profond d'améliorer ses conditions d'existence, qui restaient, qui resteraient toujours la marque de sa supériorité, avaient passé outre ces doctes déclarations exprimées, le plus souvent, par des gens dont les conditions d'existence les extrayaient de facto d'une vie trop dure. L'hypocrisie était grande, aussi grande que l'arrogance. L'arrogance de ceux qui prétendaient savoir, dans leur petite cervelle limitée, étriquée, ce qui était bon pour l'humanité.

Oui, le progrès matériel était en marche, d'une manière irréversible. Et ce progrès avait bousculé les habitudes des hommes. Il avait imposé un autre rythme, révélé d'autres vérités, amené d'autres habitudes. Le sentiment de sécurité, si nécessaire à l'humanité, l'avait poussée à créer des choses qui étaient devenues nécessaires à son bonheur, que ce soit pour lui éviter un travail pénible, fastidieux ou pour assouvir l'un de ses besoins nouveaux, considérés comme superficiels et inutiles par les uns, vitaux pour les autres.

ó

Mais la recherche, la création et le commerce de tous ces biens matériels avaient engendré d'énormes, de colossaux mouvements d'argent.

L'argent, la puissance de l'argent s'étaient considérablement accrus. L'argent qui était autrefois un gage de sécurité pour le futur, sur lequel on savait pouvoir compter, cet argent qui avait une double valeur, celle qui était inscrite sur les pièces ou les billets, et une valeur plus grande encore, immatérielle, qui donnait à l'homme qui avait su le gagner et l'économiser le réconfortant sentiment d'être protégé contre les aléas matériels de la vie, prit une importance si énorme que plus rien d'autre ne comptait.

Les hommes, petit à petit, s'étaient mis à aimer l'argent car c'était bien leur meilleur ami, leur protecteur indéfectible. Alors, au fil du temps, ils n'eurent plus qu'une seule idée : avoir de l'argent, le plus vite possible. On se mit à juger les hommes sur leurs capacités à en gagner. L'argent avait définitivement pris le pas sur le travail, dont la valeur était fonction de ce qu'il pouvait rapporter, sans tenir compte de ce qu'il produisait ni de la satisfaction que l'on pouvait en retirer.

Oui, c'était un fait inéluctable : l'argent devenait le centre des préoccupations et le travail n'était jugé qu'en fonction de l'argent qu'il pouvait rapporter. Le travail et les hommes étaient appréciés uniquement en fonction de leur capacité à rapporter de l'argent. Alors, tous les autres critères disparurent peu à peu.

C'est ainsi que petit à petit la puissance de l'argent, la nécessité qui se faisait de plus en plus impérieuse de l'argent avaient coupé les hommes de leurs racines profondes. La disparition des critères extérieurs, étrangers à la notion de gain financier, permit à de sombres suivantes de s'immiscer dans la puissance de l'argent.

L'argent qui avait été le meilleur ami de l'homme s'était subrepticement transformé. Oui, subrepticement, sans bruit. Des suivantes de plus en plus sombres s'étaient glissées dans la notion d'argent. L'argent, que les hommes appréciaient, dont ils avaient tant besoin, dont ils ne pouvaient imaginer qu'ils auraient dû se méfier. Se méfie-t-on de son meilleur ami ? De celui qui, jour après jour, vous rend tant de services ? Oui, de sombres suivantes, contre lesquelles les hommes, le bon sens des hommes se serait élevé puissamment s'il avait pu les percer à jour à temps, avançaient masquées sous le couvert de l'argent. Subrepticement, à leur manière douce et sournoise, elles polluaient les hommes.

Alors l'argent, qui avait été, un temps, le serviteur et l'ami des hommes, devint leur maître. Un maître brutal, exigeant, toujours plus brutal, toujours plus exigeant et les hommes, sans s'en rendre compte, devinrent ses esclaves dévoués. Oui, ils étaient devenus des esclaves car ils n'avaient pas su conserver leur place de Maîtres de l'argent.

L'argent grossissait toujours plus. Il grossissait toujours plus du travail exécuté par ses esclaves : les hommes. Un travail déterminé en fonction de ce qu'il pouvait rapporter à l'argent lui-même, car l'argent travaillait pour lui-même.

ó

Les désirs, les souhaits profonds et légitimes des hommes n'avaient plus aucune place. Non, les hommes étaient là uniquement pour nourrir l'argent.

« L'argent est devenu le dieu des hommes » se lamentait-on de toutes parts.

L'argent était-il devenu le dieu des hommes ?

Non, l'argent n'était pas devenu le dieu des hommes.

Seuls les englués pouvaient affirmer une chose aussi horrible. L'argent n'était pas le dieu des hommes, il ne l'avait jamais été, il ne le serait jamais.

L'argent était devenu le maître des hommes, seulement leur maître.

Oui, il était devenu leur maître impitoyable, après avoir été leur protecteur, parce que les hommes n'avaient pas su le maintenir à la place qui était la sienne et qu'il n'aurait jamais dû quitter : être le serviteur dévoué des hommes. Et ce serviteur que l'on n'avait pas su contrôler était devenu une bête monstrueuse qui maniait le fouet avec dextérité sur le dos de ceux qu'elle aurait dû servir. Oui, les sombres suivantes de l'argent chevauchaient l'humanité, faisant claquer leur fouet, jetant leur foudre, piétinant avec une joie féroce une humanité désarmée, désemparée. Et cette bête monstrueuse avait développé une intelligence meurtrière qui dépassait l'entendement des hommes.

Elle connaissait si bien les hommes ; les hommes et leur soif de bonheur, de sécurité. Oui, et ils étaient prêts à n'importe quel compromis pour cela, car ils n'avaient plus d'autres choix.

De compromis en compromissions, de compromissions en trahisons vis-à-vis d'eux-mêmes, c'est ainsi que les hommes avaient été repoussés à l'extérieur de leur Etre et le fil ténu qui les reliait encore à leur lumière centrale s'amenuisait tout doucement, subrepticement. Le point de rupture approchait à la grande joie féroce des sombres suivantes qui voulaient les hommes tout à elles.

Des esclaves gras, entourés d'une multitude de choses nécessaires à leur bonheur. Un bonheur forgé de toutes pièces par les plus sombres suivantes de l'argent, les plus féroces, les plus intelligentes, qui murmuraient aux oreilles des hommes des paroles douces, étranges et lénifiantes. Oui, une mortelle douceur. Une douceur soporifique qui ensorcelait les hommes, les transformant en victimes consentantes. La majorité tomba ainsi dans le mortel piège, où les hommes se débattaient, sans avoir la moindre conscience de leur état d'esclave vis-à-vis des choses et de l'argent qu'ils croyaient posséder. Oui, la majorité d'entre eux ne réalisaient pas qu'ils étaient tombés du statut de Maître à celui d'esclave impuissant et malmené. Ils se demandaient avec angoisse d'où venaient leurs problèmes, leur mal-être et ils cherchaient les réponses là où on leur avait toujours dit qu'ils les trouveraient : à l'extérieur d'eux-mêmes. À l'extérieur d'eux-mêmes, là où ils avaient déjà trouvé tant de réponses, tant de bonheurs, tant de consolations. Oui, mais de mauvaises réponses, des bonheurs dérisoires, enfantins et des consolations lénifiantes, soporifiques, fugaces. Les problèmes des hommes étaient de faux problèmes et les réponses qu'ils cherchaient et qu'ils trouvaient, qu'on les poussait subrepticement à trouver, étaient de fausses réponses qui les égaraient encore un peu plus.

Oui, c'est vrai, ils avaient trouvé du bonheur à ces fausses réponses. Oui, c'est vrai, pendant un temps, ces fausses réponses les apaisèrent, car les sombres suivantes devaient aussi accorder du bonheur aux hommes, de temps en temps, dans la crainte de les voir se réveiller et prendre pleinement conscience de leur état d'esclave. Oui, pour rester soumis, vulnérables, les esclaves devaient, de temps en temps, être heureux. Il fallait, de temps en temps, leur laisser croire qu'ils étaient maîtres de leurs joies, de leurs petits bonheurs minables, que distillaient avec une efficacité démoniaque les suivantes les plus féroces, les plus « meurtrièrement » intelligentes de l'esprit de l'argent.

Humanité, ô humanité, dans l'arène de la vie on agite devant toi un grand chiffon rouge. Un grand chiffon rouge destiné à t'égarer et sur lequel tu te lances avec toute ta jeune puissance, toute ta fougue enfantine, tout ton aveuglement, toute ta naïveté, tout ton désespoir.

Humanité, ô humanité le chiffon rouge que l'on agite devant toi n'est ni la cause ni la solution de tes problèmes, il est ta perte.

Humanité, ô humanité souffrante, malmenée, ridiculisée, flamboyante et pitoyable, refuse le jeu mortel dans lequel tu t'es laissée enfermer. Retire-toi, oui, retire-toi ! Il y a des batailles, de multiples batailles que l'on doit refuser, car elles sont indignes.

Humanité, ô humanité, refuse le jeu mortel que te proposent des forces qui ne sont là que pour te servir, non t'asservir. Oui, humanité, te servir car tu es leur Maître.

Humanité, ô humanité, reprends la place qui te revient de droit. Ne lutte plus, car l'énergie que produit ton mouvement ne fait que renforcer la puissance ténébreuse qui te tient enchaînée. Oui, ne lutte plus, afin que les sombres suivantes comprennent que leur influence sur toi va prendre fin. C'est par la faim que tu dois les vaincre. Oui, c'est en cessant de les nourrir, de croire à leur puissance, qu'elles disparaîtront.

Humanité, ô humanité, détourne ton regard du chiffon rouge. Rentre en toi-même, car l'heure va sonner, le temps est venu.

Les pensées du Roi Nomade s'étaient à nouveau transportées au plus profond de son intériorité et son entendement s'était nourri de la lumière des vérités les plus profondes.

C'était vrai, la vigilance de l'humanité, qui avait créé l'argent pour s'en faire une valeur refuge, s'était assoupie, croyant tout danger écarté. L'importance de l'argent avait, au fil du temps, prit une telle force que cette notion avait complètement envahi les hommes, obnubilant tout autre critère de jugement.

Mais, en même temps, tout aussi subrepticement, par un juste et incontournable retour des choses, les sentiments des hommes vis-à-vis de l'argent changeaient. Oui, les hommes, les plus éveillés d'entre eux, savaient que l'argent n'était plus un ami sûr mais une nécessité, une charge qui s'imposait à eux avec brutalité et qui pouvait les perdre s'ils n'y prenaient garde. Alors leur vigilance fut à nouveau en alerte, mais leur nombre était encore trop faible pour servir de contrepoids.

Le Roi Nomade revint dans son grenier. Le Fou, assis sur le tas des boîtes restantes, le regardait attentivement. Il comprit que l'entendement du Roi Nomade avait parfaitement intégré l'essence de l'époque que représentait la deuxième boîte. L'essence d'une époque qui avait vu l'importance de l'argent grandir, qui avait poussé la majorité des hommes sans méfiance, donc vulnérables, à des choix qui les éloignaient de leur Etre. Une époque où la nécessité d'une masse de plus en plus colossale d'argent se faisait sentir. Une époque pendant laquelle seuls quelques rares êtres éveillés commencèrent à se rebiffer contre l'ordre des choses qui semblait vouloir s'installer et tout balayer sur son passage.

Le Roi Nomade regarda le Fou. Il tenait déjà la troisième boîte sur les genoux. Il la tendit au Roi Nomade et, la retenant encore quelques brèves secondes dans ses mains, avant que le Roi Nomade n'en prît possession, il le regarda de ses yeux pensifs d'où émanait la sagesse du fond des âges, celle qui avait réussi à maintenir l'humanité contre vents et marées, à la protéger surtout d'elle-même car tout venait d'elle, le pire comme le meilleur et il lui dit : « Regarde et comprends. Ceci est la fin. »

Alors le Roi Nomade prit possession de la boîte et l'ouvrit, la conscience en éveil, la vigilance aux aguets. Féline frémissait d'impatience à ses côtés. Ses veilleurs calmes et imperturbables l'entouraient. Temporis, un léger sourire sur ses lèvres, savait que le temps était venu.

Ils se retrouvèrent tous dans une grande salle où s'agitaient comme des écervelés un nombre impressionnant d'êtres. Ces êtres étaient au cœur même de la vie des hommes. Là se trouvait l'essence de leur vie. Oui, l'essence de leur vie était étalée sans vergogne, au vu et au su de la conscience de tous les êtres de la circonférence, à moins qu'ils ne fussent endormis ou terrassés et, en vérité, il fallait que leur endormissement fût total pour ne pas entendre le vacarme assourdissant de ces êtres. Mais peut-être était-ce là le secret. Le vacarme était trop grand, on ne s'entendait plus penser. Oui, on ne s'entendait plus penser, on ne pouvait plus penser.

La frénésie furieuse qui régnait là donna au Roi Nomade envie de rire. Devant l'agitation forcenée, frénétique de tous ces pantins, le Roi Nomade eut un grand éclat de rire. Il repensa à la douloureuse épreuve de son arrachement de la circonférence. Il pensa aux tentacules innombrables de « Précipitation », à son poison mortel, à son terrifiant pouvoir de contamination et il put alors nommer l'une des suivantes les plus sombres, les plus efficaces de l'esprit de l'argent. « Précipitation » était là à l'œuvre et elle s'en donnait à cœur joie. Le sentiment d'urgence qu'elle communiquait à ses victimes les coupait irrémédiablement de leur être. Oui, « Précipitation » était à l'œuvre. Son pouvoir était total et les pantins désarticulés qui s'agitaient en tous sens, pénétrés de leur importance, fiers de leur frénétique agitation, preuve à leurs yeux d'une vie débordante, en étaient la démonstration formelle. Et tout cela s'étalait sur la place publique. Oui, la grande frénésie, le grand vacarme, l'urgence, c'était tout cela l'essence de cette époque.

Le sentiment d'urgence avait, peu à peu, été implanté dans la mentalité humaine. Ce sentiment d'urgence, la nécessité impérieuse d'agir étaient devenus le moteur le plus puissant de l'activité humaine et cette activité désordonnée, imposée brutalement aux êtres, ne faisait pas que les éloigner de leur centre. Ils ne devenaient pas seulement étrangers, fermés à eux-mêmes et ouverts à tous vents : ils dilapidaient leur énergie. Toute l'énergie, ne gardant rien pour eux.

Oui, c'est vrai, le mouvement, l'activité engendrent l'énergie. Mais l'énergie si précieuse, engendrée par toute cette activité débordante, venait encore renforcer la puissance des sombres suivantes de l'esprit de l'argent. Il ne restait rien, plus rien pour nourrir l'être des hommes. Ils étaient devenus des automates qui ne pouvaient se mettre en branle que sous l'effet d'une nécessité impérieuse et cette nécessité venait toujours de l'extérieur. Le moteur de l'activité humaine était en dehors d'elle-même et toute l'énergie produite par cette activité lui échappait. Et lorsque la nécessité relâchait, de temps en temps, son emprise, les hommes, vides et creux, restaient hébétés, désarmés, ne sachant que faire car ils avaient tant pris l'habitude d'obéir à des ordres extérieurs, qu'ils ne savaient plus ce qu'eux-mêmes désiraient.

Pour cela ils auraient dû réfléchir, mais cela demandait trop d'énergie, trop de temps. Beaucoup trop d'énergie, trop de temps et le temps et l'énergie leur échappaient. C'était un travail silencieux, colossal qu'il leur était totalement impossible d'assumer. Les conditions extérieures qui s'étaient mises en place, sous l'égide des suivantes les plus intelligemment féroces de l'esprit de l'argent, après les avoir d'abord coupés de leurs racines, les tenaient suffisamment occupés afin qu'ils ne pussent plus réfléchir à leurs besoins personnels. La fatigue était la meilleure alliée des sombres suivantes et les sombres suivantes avaient créé

une nécessité de l'argent si impérieuse, si absolue, si énorme, que personne ne pouvait plus, sage ou écervelé, leur échapper.

Cette nécessité grossissait sans cesse car elle se nourrissait des fruits de toute l'activité humaine qu'elle engendrait.

Oui, le piège s'était refermé sur l'humanité.

Le piège s'était-il vraiment refermé sur l'humanité ?

Non, le piège ne s'était pas refermé sur l'humanité !

Non, il ne s'était pas totalement refermé sur l'humanité !

Non, le piège ne pourrait jamais se refermer sur la totalité de l'humanité !

Là était sa salvation. Sa salvation et la limite et la perte des ombres suivantes de l'esprit de l'argent, si féroce et intelligente. Car elles ne s'attaquaient qu'aux forces vives de l'humanité, aux êtres les plus intelligents, ceux qui étaient capables d'exercer l'activité la plus productive, la plus créatrice de besoins nouveaux, amenant pour l'humanité toute entière des nécessités supplémentaires. Oui, c'étaient les êtres les plus capables, les meilleurs qui intéressaient les ombres suivantes de l'esprit de l'argent. Ceux qui avaient été le plus soigneusement éduqués dans l'esprit, la logique de l'époque qui liait encore le travail à l'argent, ceux dont les capacités, dans tous les domaines d'activités, se traduisaient par la meilleure efficacité. Ceux-là en vérité étaient les meilleurs esclaves que l'on pût trouver.

De nombreux et braves esclaves enfermés dans une logique humaine qui leur interdisait tout échappatoire. Des esclaves auxquels on demandait toujours un peu plus. Ces esclaves, la fleur des esclaves des ombres suivantes, étaient durement menés afin d'obtempérer aux diktats des conditions extérieures décidées par l'esprit de l'argent. Oui, les meilleurs esclaves, ceux qui représentaient la frange la plus belle de l'humanité, ceux-là étaient durement menés, car les plus féroce et intelligentes ombres suivantes savaient pouvoir compter sur eux pour réaliser leurs noirs desseins.



Oui, mais voilà le grand secret : les ombres suivantes suivaient elles-mêmes, aveuglément, une logique implacable. Une logique qu'elles n'étaient pas aptes à juger. Les ombres suivantes étaient entraînées par la puissance de leur implacable logique. Elles ne s'étaient jamais posé la question de la finalité de cette logique.

Où cela pouvait-il conduire ?
Comment cela pouvait-il se transformer ?
Sur quoi cette implacable logique débouchait-elle ?
Quels étaient les effets de cette implacable logique sur l'ensemble de l'humanité ?

L'implacable logique qui s'était attaquée à la meilleure frange de l'humanité, suçait sa meilleure sève afin de s'en nourrir et de grossir encore.

Et la puissance de cette logique s'étendait. Elle s'étendait dans l'espace et dans le temps. Car le temps était venu : Temporis avait ouvert les portes. Aucun espace ne devait plus être protégé contre cette implacable logique. La logique de l'esprit de l'argent devait s'appliquer au monde entier. Au monde entier, car le monde entier était le terrain de jeu accordé aux sombres suivantes de l'esprit de l'argent. C'était là que devaient s'exercer leur pouvoir, leur puissance magnifique qui imprimaient à la vie des hommes ce rythme si particulier. Ce rythme si particulier qui s'était déjà imposé en certaines parties du monde, qui s'imposait, qui s'imposerait, qui devait s'imposer avec férocité à la meilleure frange de l'humanité, disséminée sur la terre entière. Oui, sur la terre entière, dans le moindre recoin. Aucun espace visible ne serait protégé.

Le Roi Nomade hocha la tête ; il avait sur les lèvres un sourire narquois. Un sourire narquois, car la puissance lumineuse de son intériorité lui faisait pressentir la suite des événements. La suite des événements et la fin. La fin programmée, inéluctable de cette implacable logique. Car toute chose, visible ou invisible, prend naissance, se développe, arrive à son apogée. L'apogée qui est le chant du cygne. Oui, l'apogée signe la fin, le début de l'inéluctable déclin. L'apogée et sa puissance, toujours arrogante sur les tristes circonférences, signifient à l'entendement des êtres éveillés que le temps du crépuscule a sonné. La flamboyance de l'apogée n'y change rien. Sa puissance et sa gloire n'y changent rien.

Oui, l'apogée d'une logique signe toujours sa perte. Toujours, car pour perdurer, pour se transformer, se transcender, la logique devrait intégrer d'autres paramètres, s'enrichir d'idées nouvelles, accepter d'infléchir sa mortelle trajectoire.

Oui mais seul l'entendement des hommes peut faire cela.
Oui, seul, le merveilleux entendement des hommes peut faire cela.

Pas les sombres suivantes de l'esprit de l'argent, lancées dans une logique implacable qui signe leur incapacité à se transcender, donc leur perte.

Le Roi Nomade rit du jeu mortel des sombres suivantes, jeu mortel pour elles. Car l'humanité avait des ressorts cachés, une protection invisible, omniprésente, omnisciente. La Plus Grande Lumière projetait sur elle ses rayons bénéfiques et protecteurs.

Humanité, ô humanité souffrante, obéissante et tâtonnante, l'heure va bientôt sonner.

Humanité, ô humanité, en ton sein, pour beaucoup d'êtres, des êtres nombreux, des êtres de plus en plus nombreux, l'heure a déjà sonné. L'heure a déjà sonné du retrait vers l'intériorité et ce retrait signe ta salvation, montre le chemin de la libération.

Car, dans la classe des meilleurs esclaves, des Etres, soumis depuis longtemps aux diktats de l'implacable logique, se retirent. Ils se retirent du jeu mortel où la logique les avait enfermés. Ils se retirent, gardant leur énergie, leur meilleure sève pour d'autres combats. Des combats enfin dignes, qui augmenteraient leur propre puissance. Leur puissance et leur joie.

Alors, le sourire du Roi Nomade s'élargit. Il se mua en un rire joyeux. Non, rien, jamais, n'était imposé à l'humanité, sans bénéfice. Les hommes pouvaient être malmenés, manipulés, bafoués. On pouvait augmenter leurs souffrances, terrasser beaucoup d'entre eux, mais l'humanité suivait la voie tracée de toute éternité.

Plus profond l'endormissement des hommes, plus glorieux, plus puissant leur réveil. Un réveil qui terrorisait les forces qui les avaient arbitrairement tenus sous leur joug illusoire.

Le Roi Nomade était heureux. De l'espace éthéré, épuré, sacré, où se mouvait son entendement, rien d'autre que la joie n'avait d'existence. Rien d'autre que la joie, car l'objet des souffrances humaines, de son esclavage trouvait ici sa juste et claire compréhension.

ó

Le secret caché dans les profondeurs, inaccessible à la compréhension des hommes sur les tristes circonférences, dévoilait que les sombres suivantes de l'esprit de l'argent étaient au service de la Plus Grande Lumière. Elles étaient soumises à son lumineux pouvoir.

La puissance qui émanait de la clarté des pensées du Roi Nomade l'envahit soudain tout entier. Une énergie l'envahit, dont la force et le flux donnèrent à sa conscience une dimension nouvelle. Alors le Roi Nomade appela à lui l'esprit de l'argent et ses suivantes.

Il les apostropha rudement, car la brutalité était le seul langage qu'elles comprenaient et qu'elles craignaient par-dessus tout lorsqu'elle était exercée par des Êtres éveillés. Oui, le juste courroux des Êtres éveillés les épouvantait, car il signait leur perte, la fin de leur maléfique influence.

Le Roi Nomade les somma de se présenter à lui et elles vinrent aussitôt, car leur obéissance aux forces lumineuses était totale et immédiate.

Oui, l'esprit de l'argent se présenta. Derrière lui, ses suivantes les plus sombres et, reléguées à l'arrière plan, presque invisibles, les lumineuses suivantes de l'esprit de l'argent, dont le pouvoir n'était ressenti que par les êtres dont la conscience était la plus éveillée. Oui, l'esprit de l'argent se présenta et ses sombres suivantes se fondirent les unes dans les autres, augmentant la noirceur de leur puissance, en essayant de se dissimuler aux yeux féroces et lumineux du Roi Nomade. L'esprit de l'argent, obéissant et attentif aux paroles qu'allait prononcer le Roi Nomade, attendait le verdict. Le verdict du jugement du Roi Nomade.

Alors, il parla. Sa voix, sa voix tonnante, car remplie de la force d'Hélios et du Lion, sa voix lumineuse, car illuminée par la puissance de Vulcain et d'Arian, s'exprima en ces termes :

« Esprit de l'argent, ton pouvoir est grand en vérité. Tu es devenu le moteur de l'activité humaine. Oui, tu as surpassé toutes les autres raisons qui poussaient l'homme à l'action. L'impérieuse nécessité de l'argent est le signe de ta victoire, car les hommes, endormis ou éveillés, riches ou pauvres, ne peuvent t'ignorer et doivent se soumettre quels que soient leurs sentiments. Oui, l'impérieuse nécessité de l'argent enferme les hommes dans ton implacable logique où souffrent les meilleurs d'entre eux. »

Le Roi Nomade se perdit, à nouveau, un moment dans ses pensées. L'esprit de l'argent, attentif, attendait. Ses sombres suivantes s'étaient détendues. Elles entouraient l'esprit de l'argent et osèrent se montrer au Roi Nomade. Le Roi Nomade reconnaissait explicitement leur grand pouvoir, leur victoire totale sur l'humanité. Qu'aurait-il à dire après cela ? Que pouvait-il ajouter ? Oui, elles pouvaient apparaître aux yeux du Roi Nomade. Il ne pouvait rien contre elles.

Le Roi Nomade sortit de ses pensées profondes et vit l'esprit de l'argent entouré de ses sombres suivantes. Derrière, luisaient doucement les lumineuses suivantes. Leur doux chatolement n'était guère perceptible, car la noirceur des autres faisait écran. Mais rien ne pouvait être caché aux yeux implacables et lumineux du Roi Nomade. Des yeux féroces et lumineux qui voyaient au-delà. Au-delà des choses, dans les profondeurs desquelles se préparait, d'une manière subreptice, un futur meilleur, plus beau, inéluctable.

Il regarda l'esprit de l'argent entouré de ses suivantes les plus sombres et son sourire s'élargit. Les sombres suivantes s'en réjouirent et se préparèrent à l'action. Mais, dans le même temps où elles l'envisageaient, elles ressentirent avec étonnement qu'il était hors d'atteinte. Oui, hors d'atteinte. Cet échec s'insinua en elles et elles se trouvèrent paralysées, attendant, aussi attentives que l'était l'esprit de l'argent, ce que le Roi Nomade avait à dire.

Le Roi Nomade parla à nouveau et s'adressa directement aux suivantes les plus sombres.

« Vous, les suivantes les plus proches de l'esprit de l'argent, dit-il, vous que je reconnais, je vous nomme clairement afin que vous sachiez que je n'ignore rien de vos motifs et de votre manière d'agir. « Précipitation », c'est toi qui enfermes les hommes dans l'implacable logique du besoin d'argent. Car lorsque tes dards sont plantés et que les hommes sont coupés de leurs racines, les autres suivantes agissent avec efficacité : orgueil, désir de paraître, cupidité, envie, mais aussi obéissance aveugle, respect sclérosé de l'ordre établi, peur de manquer, sentiment d'insécurité. C'est vous, toutes ensemble, qui assurez la puissance de l'implacable logique du besoin d'argent. Votre pouvoir est grand et vos actions redoutablement efficaces. Oui, dit-il encore, je connais votre manière d'agir. »

Sa voix s'enfla subitement lorsqu'il ajouta : « Votre manière d'agir qui est aussi votre mission. Oui, votre mission, la mission qui vous a été confiée. Une mission qui ne peut vous apporter aucune joie, sinon une joie mauvaise, perverse, qui signe votre rang dans l'échelle de l'évolution. Ô sombres suivantes condamnées à servir, dans l'ombre, la Plus Grande Lumière, en créant les redoutables conditions du réveil des hommes. Du réveil des hommes qui signe votre perte. Vous êtes entre le marteau et l'enclume et la fin de votre mission est inéluctable, inscrite dans le temps et dans l'espace. Un temps meilleur, un espace plus aérien vers lesquels s'avance inexorablement l'humanité. »

Ō

Les sombres suivantes se sentirent subitement très mal à l'aise. Ce discours n'était pas celui qu'elles attendaient. Non, pas du tout. Les sombres suivantes se voulaient maîtresses du jeu qui les liait aux hommes. Leur mission ne les mettait-elle pas automatiquement au-dessus des hommes qui étaient devenus leurs esclaves dévoués ou contraints ? La puissance de leurs diktats sur les hommes était totale. Ce fait ne prouvait-il pas leur incontestable supériorité ? Oui, leur mission, leur action les plaçaient sans conteste au-dessus des hommes.

Le Roi Nomade avait clairement suivi le raisonnement des sombres suivantes de l'esprit de l'argent. La lumière de son intériorité lui avait fait suivre le cheminement de leurs pensées.

« Ô sombres suivantes de l'esprit de l'argent, ne percevez-vous pas une force inconnue qui dirige vos actions, qui surveille votre mission. Vous vous nourrissez de l'énergie produite par l'action forcenée imposée aux hommes. Imposée aux meilleurs d'entre eux, mais cette énergie qui vous nourrit, détermine aussi la trajectoire de votre mission selon un plan qui vous échappe. Sombres suivantes, pourquoi vous réjouissez-vous tant des souffrances d'une humanité menée durement selon l'implacable logique de votre mission ? »

Le Roi Nomade se perdit à nouveau dans son intériorité. Oui, il se réfugia dans son intériorité, là où la puissance de la Plus Grande Lumière se faisait sentir. Lorsqu'il en revint et s'adressa à nouveau aux sombres suivantes immobiles, tétanisées par ses paroles incompréhensibles, elles comprirent que là était un Être qu'elles ne pouvaient dominer :

« Qu'est-ce que le mal ? clama-t-il soudain avec violence. Oui, qu'est-ce que le mal sinon l'antichambre du bien ? Oui, le mal est l'antichambre du bien. L'antichambre du bien, à condition de percer le mal à jour, de l'identifier, d'en extraire l'essence. La mission sans joie du mal est de conduire les hommes vers la lumière. Ô sombres suivantes, beaucoup d'Êtres ont percé à jour vos motifs. Ils se sont retirés à l'intérieur d'eux-mêmes, là où la puissance des lumineuses suivantes de l'argent commence à se faire sentir. » Et continuant, il déclama : « Sous l'action de votre mission, le statut de l'argent a déchu. La déchéance de l'esprit de l'argent est le résultat le plus clair de votre mission. Votre action s'applique aux hommes qui luttent et souffrent sur les tristes circonférences, mais, acheva-t-il, après vous avoir obéi, après avoir souffert sous votre férule, il vient un temps pour l'être de se révolter, de se détourner de vous. De respecter à nouveau l'argent qui reprend de droit la place qui est la sienne : celui de serviteur dévoué des hommes. »

Puis le Roi Nomade interpella l'esprit de l'argent en ces termes :

« Regarde, lui dit-il, combien ta puissance a grandi jusqu'à tout envahir ! (et l'esprit de l'argent se rengorgea stupidement !). « Oui, reprit-il, tu es devenu un maître mais un maître critiqué, détesté et la masse des hommes ordinaires a juré ta perte. Oui, ils ont tous juré ta perte. Ô esprit de l'argent, ils te méprisent, ils te bafouent. Ils te rendent au centuple tes maltraitances. Riches ou pauvres, ils n'ont plus aucun respect pour toi, car tes lumineuses suivantes, qui attendent leur heure, se sont retirées afin que les hommes apprennent, sous l'égide de tes suivantes les plus sombres, comment un serviteur dévoué peut devenir le pire des maîtres si l'on n'y prend garde. »

Le Roi Nomade se tut alors, perdu dans ses pensées. L'esprit de l'argent, immobile, attendait la suite. Féline s'était approchée de lui et lui montra les dents. Le Roi Nomade rit et son rire joyeux tétanisa l'esprit de l'argent et ses sombres suivantes.

« Oui, continua-t-il, ta déchéance est complète. Tu n'es plus une valeur sûre sur laquelle les hommes savent pouvoir compter et qu'ils respectent. Ils n'ont plus aucun respect pour toi car ta possession n'est plus le signe d'une activité ordonnée, utile et enrichissante pour les hommes. Plus aucun respect pour toi, car tu ne viens plus récompenser, protéger les êtres les meilleurs. Non, ceux-là, tu les mènes rudement afin de nourrir tes sombres suivantes qui agissent à travers d'autres hommes, embrumés, esclaves eux aussi et qui s'éloignent dangereusement de leur être. Chez ceux-là, le fil qui les relie au centre de leur être est au bord de la rupture. Ceux-là même qui pensent être puissants et riches sont les êtres les plus vulnérables qui risquent, en pleine inconscience, une mort terrible, plus terrible que ce que leur esprit limité et étroit peut imaginer de pire. Pour ceux-là l'échec est total, la chute dramatique. Ils ne sont que les sbires de tes sombres suivantes, si bas dans l'échelle de l'évolution que, si leur entendement s'éveillait, ils en seraient épouvantés. »



Le Roi Nomade se tut quelques brèves secondes et, hochant la tête, poursuivit : « La masse des hommes se révoltent et réclament à grands cris justice, car ils ont compris que l'argent a perdu son précieux statut de monnaie d'échange. Ils ont compris qu'il était devenu une vulgaire denrée, dont la valeur monte ou descend au gré du désir arbitraire des sbires manipulés par tes plus sombres suivantes, auxquelles a été donnée la puissance. L'argent est une denrée, qui obéit à des lois brumeuses, bien loin de la claire réalité et des nécessités vitales des hommes. L'argent produit de l'argent par le simple fait de sa possession. L'argent se nourrit de lui-même ; il tire sa substance de lui-même ; il s'engraisse de lui-même. Alors, puisque telle est la réalité nouvelle, puisque des masses colossales d'argent sont déconnectées de la réalité quotidienne des hommes et du fruit du travail des meilleurs d'entre eux, puisque la masse d'argent augmente ou descend sans relation aucune avec la réalité, puisque de colossales masses d'argent sont déconnectées des richesses produites par le travail des hommes, alors l'argent doit être aussi donné en abondance à ceux qui le réclament à grands cris et qui ne se préoccupent nullement de savoir d'où il vient ni s'ils le méritent. Oui, ceux-là exigent avec de plus en plus de force que leur soit donné l'argent, tout l'argent nécessaire pour faire face à l'impérieuse nécessité de l'argent qui leur a été imposée »

Le Roi Nomade fit une nouvelle pause et réintégra ses pensées les plus profondes et les plus lumineuses.

« Esprit de l'argent, reprit-il enfin férocement, la masse des hommes ordinaires exige de recevoir l'argent nécessaire pour faire face à l'impérieuse nécessité de l'argent que tu as créée pour augmenter ta puissance. L'absence totale de respect de l'argent les a extrait de ta logique à laquelle ils n'ont que trop rarement obéi. Ta logique implacable qui se fait sentir seulement

sur les êtres les meilleurs, les plus obéissants, ceux qui pensent encore que l'argent doit venir récompenser un travail utile. Ô esprit de l'argent, même ceux-là, qui sont tes esclaves les plus dévoués, ont percé à jour le jeu mortel de tes suivantes et, maintenant, voilà qu'eux aussi ne te respectent plus. »

« Esprit de l'argent, ta mission t'a fait tomber du piédestal où t'avaient placé les hommes, les meilleurs d'entre eux. Maintenant est venu le temps du lent déclin de ta puissance. »

Ω

Le Roi Nomade resta silencieux quelques secondes et ajouta ces paroles incompréhensibles et mystérieuses : « Les meilleurs d'entre les hommes ne peuvent rien contre ta puissance, car ils sont trop contaminés par ton implacable logique. Seuls les hommes ordinaires peuvent te combattre. »

Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres : « Esprit de l'argent, tes sombres suivantes se sont abattues sur les hommes, mais seulement sur les meilleurs d'entre eux. Elles ont négligé la masse des hommes ordinaires. La masse des hommes ordinaires d'où viendra leur perte et la salvation des meilleurs d'entre les hommes. Oui, c'est du rang des hommes ordinaires que sortira la salvation. C'est du rang des hommes ordinaires que se prépare la prochaine implacable logique qui signe le déclin de tes suivantes les plus sombres et le retour de tes lumineuses suivantes. Une autre logique, tout aussi implacable que l'ancienne, est en train de se mettre en place, de manière subreptice, grâce aux hommes ordinaires, désobéissants, irrespectueux, exigeants, fainéants. Oui, ceux-là se sont toujours méfiés de toi, car les petits bonheurs dont tu les as gratifiés, de temps en temps, leur ont toujours paru insuffisants par rapport à leur propre importance. Esprit de l'argent, sache que des forces inconnues, venant des profondeurs de l'humanité, les ont toujours poussés à une plus grande désobéissance, une exigence toujours plus puissante, un irrespect total de ton implacable logique. Oui, cette partie de l'humanité a échappé à ta logique. »

Immobilisés, l'esprit de l'argent et ses sombres suivantes écoutaient les paroles du Roi Nomade. Paroles sibyllines qu'ils ne comprenaient pas complètement.

« Oui, esprit de l'argent, continua le Roi Nomade, des forces, inconnues de tes suivantes les plus sombres et bien plus puissantes qu'elles, sont à l'œuvre. Temporis, de temps en

temps, a ouvert les portes et chaque fois, oui chaque fois, cela s'est traduit par un desserrement de ton implacable logique. Sous la pression des forces intérieures de l'humanité, un ordre nouveau, faible et vagissant, s'est mis en place. Si faible et vagissant que tes suivantes les plus sombres n'y ont pas pris garde. Elles se sont ri de cet ordre nouveau, dont leurs meilleurs esclaves, par souci de justice, ne voulaient pas et qu'ils combattaient vaillamment. Oui, les meilleurs esclaves, tenus sous le joug de ton implacable logique, l'ont toujours combattu, car les hommes respectueux, travailleurs et obéissants n'aiment pas les hommes irrespectueux et exigeants et refusent de leur donner les fruits de leur âpre travail. Ils disent qu'ils ne méritent rien, oui, rien d'autre que le mépris. Le même mépris que celui que ces êtres irrespectueux professent, à l'endroit de l'ordre en place, car ils le trouvent trop exigeant, inhumain, bon pour des esclaves. »

Le Roi Nomade à nouveau se retira dans ses pensées. Il se laissa envahir par la lumière de son intériorité. Un rire frais s'échappa de ses lèvres. « Comme c'est étrange, marmonna-t-il, la salvation vient toujours du côté où l'on ne l'attend pas. » et il ajouta : « Il y a toujours un endroit, un temps, qui échappe à la vigilance de l'ordre en place et c'est là que se développent, dans l'obscurité et le secret, les ferments d'un ordre nouveau. Nouveau et bien meilleur, quoique en disent les hommes arc-boutés à l'ordre en place, auquel ils s'accrochent d'une manière incompréhensible, car ils ne peuvent en imaginer un autre. Pour cela, il leur faudrait du temps pour réfléchir et de l'énergie. Mais l'ordre en place prend bien garde à ne leur accorder ni l'un ni l'autre. »

Il revint des régions purifiées où s'était, à nouveau, abreuvé son entendement. Son entendement de plus en plus puissant, de plus en plus lumineux. Il considéra pensivement l'esprit de l'argent, toujours entouré de ses suivantes les plus sombres qu'il maintenait, sans effort, sous la domination de sa lumineuse présence et qui attendaient, immobiles, car il les avait solennellement convoquées et elles ne pourraient disposer que lorsque le Roi Nomade le jugerait bon et le leur ferait savoir.

Son regard n'exprimait aucune colère, aucune impatience. Il les regarda, l'une après l'autre, tranquillement et parla à nouveau. Mais ses paroles s'adressaient à lui-même et les sombres suivantes les recueillirent sans les comprendre. « Oui, dit-il pensivement, avoir la lucidité d'accepter l'inéluctable évolution afin d'éviter la désastreuse révolution. Désastreuse mais tellement bénéfique à l'humanité lorsque des forces adverses s'opposent trop longtemps au progrès de l'homme. »

Il resta à nouveau un long moment perdu dans ses pensées. L'esprit de l'argent et ses suivantes se tenaient devant lui, immobiles. Toutes craignaient la lumière qui émanait du Roi Nomade, car elle signifiait pour elles la mort. Cependant, sans la comprendre encore, elles en ressentaient la puissance bénéfique.

« Sombres suivantes de l'esprit de l'argent, dit soudain le Roi Nomade d'une voix neutre où n'entraient ni colère ni compassion, la dure mission qui vous a été assignée est bien loin d'être achevée. Votre domination sur les hommes doit encore s'exercer dans toutes les parties du monde, sur tous les hommes ordinaires. La Plus Grande Lumière qui vous dirige garantira encore un temps la puissance de vos sbires humains. Votre libération, cependant, ne fait aucun doute. Oui, dit-il, regardant attentivement les sombres suivantes, ce temps approche. Tant d'êtres s'éveillent dans l'humanité. Tant d'êtres deviennent lumineux que la force conjuguée de leur lumineuse puissance rendra inopérante et inutile votre mission. Un ordre nouveau, dont les prémices sont évidents, est en train de se mettre en place et vous libérera de votre triste et dure mission. Il vous faudra alors entrer dans la claire lumière, car la fin ultime de

toute chose, bonne ou mauvaise seulement aux yeux des hommes ordinaires, est de réintégrer la lumière, une fois la mission accomplie. »

Le Roi Nomade leva la main en direction des sombres suivantes de l'argent : « Allez, leur dit-il, accomplir votre mission sans joie. Lorsque le temps sera venu, lorsque l'heure aura sonné, vous entrerez à votre tour dans la lumière. Le moment de votre libération ne dépend que des hommes. Ce sont eux qui détermineront ce moment, car lorsqu'un nombre suffisant d'entre eux aura échappé à vos diktats, alors votre puissance s'effondrera et vous serez libérés. »

L'esprit de l'argent et ses sombres suivantes regardèrent le Roi Nomade. Il y avait de la soumission dans leur attitude, de la soumission et de la tristesse. Elles se retirèrent silencieusement.

ó

Le Roi Nomade se retrouva dans le grenier. Toutes les boîtes avaient disparu.

Le Fou se tenait devant lui et le scrutait de ses yeux pénétrants et attentifs. Le Roi Nomade le regarda et sourit. Le Fou et lui se comprenaient parfaitement. Il était facile de prévoir ce qu'aurait contenu la quatrième boîte, si le Fou, qui connaissait l'avenir, la lui avait tendue.

Mais la quatrième boîte était en gestation. En gestation dans l'esprit des hommes les plus lumineux, les plus éveillés. Oui, le contenu de la quatrième boîte, si clair, si net à l'entendement du Fou et du Roi Nomade, était encore trop faible et vagissant pour atteindre l'entendement de l'humanité dans son ensemble. Mais la puissance de la lumière qui s'amplifiait inexorablement, par l'éveil progressif de chacun des êtres, édifiait, dans le silence et le secret, les conditions d'un ordre nouveau et meilleur.

Benou, qui avait suivi la scène, contemplait de ses yeux d'éternité, dans sa divine impersonnalité, le Roi Nomade et son Fou. Le rituel du sacrifice n'était plus nécessaire. Le Roi Nomade, par ses efforts incessants, par sa détermination d'aller à la rencontre de sa Lumière, avait